

LE NIHILISME DE L'ÉVALUATION : LE PIÈGE DE L'EXCELLENCE HUMAINE ET SOCIALE

Ibrahim KONÉ

Université Péleforo Gon Coulibaly (Korhogo / Côte d'Ivoire)

kone.latfad12@gmail.com

Résumé

Aucune société digne de ce nom ne saurait résigner sur la valeur de l'évaluation dans la construction des acteurs majeurs pour l'harmonisation de sa construction. Évaluer, c'est porter la valeur au cœur de l'homme et de la société. C'est même l'essence de la philosophie. Par conséquent, un nihil, un non-sens de l'évaluation engendrerait la décadence tant au niveau humain qu'au niveau social. Ne pas parvenir à façonner par le prisme de l'éducation un être créatif, un artiste qui se dessine sans cesse, est estimé comme un échec des différents acteurs et des institutions à même de piloter ce projet. Cet échec, est un « résignationnisme », une lassitude vers la plénitude de ses potentialités vis-à-vis de l'épreuve ou de l'évaluation. C'est une apologie du nihilisme dégradé qui est une sorte de néantisation absurde de l'évaluation considérée comme forme de construction à l'excellence humaine et sociale.

Bien entendu, le nihilisme de l'évaluation ne saurait engendrer un bonheur inouï chez les citoyens puisqu'il ne peut concourir à la liberté et à la justice. En somme, il ne peut être source de bonheur ; le bonheur comme processus sublimé, transmué des engagements et des efforts humains qui rend compte d'un état de satisfaction de leurs agirs rationalisés pour l'atteinte de l'excellence. Par conséquent, le nihilisme de l'évaluation devient le piège de l'excellence humaine et sociale.

Mots clés : Nihilisme, évaluation, Liberté, justice, Bonheur

Abstract

No society worthy of the name can resign on the value of evaluation in the construction of major actors for the harmonization of its construction. Evaluation consists to bring value to the heart of man and of society. It is even the essence of philosophy. Therefore, nihil, a nonsense of evaluation would lead to decadence at both the human and social levels. Not being able to shape a creative being, an artist who is constantly emerging, through the prism of education is considered as a failure of the various actors and institutions that are able to lead this project. This failure is a "resignation", a weariness towards the fullness of its potential vis-à-vis trial or evaluation. It is an apology for degraded nihilism which is a sort of absurd neantization of evaluation as a form of construction to human and social excellence.

Of course, nihilism of evaluation cannot generate an unprecedented happiness among citizens since it cannot contribute to freedom and justice. In short, it cannot Be a source of happiness; happiness as a sublimated process, transmuted from human commitments and efforts that reflects a state of satisfaction of their rationalized actions for the achievement of excellence. Therefore, nihilism of evaluation becomes the trap of human and social excellence.

Keywords : Nihilism, Evaluation, Education, Freedom, Justice

Introduction

La dignité de l'humain réside dans sa capacité à se hisser au fronton de l'excellence de la vie sociale. Cette excellence sociale est le résultat de nombreuses épreuves qui forgent sa personne pour en faire un « citoyen » et un « surhumain ». Autrement dit, la qualité de l'épreuve détermine la qualité d'homme qu'on désire dessiner ou construire pour une société donnée. L'épreuve, dans sa dénomination contemporaine s'identifie à l'évaluation ; d'où l'importance de celle-ci dans l'atteinte des félicités auxquelles nos sociétés aspirent. Il n'en saurait être autrement. C'est pourquoi l'évaluation qui est une étape charnière dans le processus de façonnement des citoyens bénéficie d'une attention particulière de la part des dirigeants de nos institutions d'enseignement.

En quoi le nihilisme de l'évaluation constitue en soi un frein à l'excellence humaine ? Autrement dit, comment l'évaluation peut-elle être un frein à l'atteinte des objectifs de façonnement de l'humain et de la société ? Le nihilisme de l'évaluation n'est-il pas le symbole de la sénilité de nos institutions d'enseignement qui ne parviennent pas à s'inventer et s'innover ? Existe-t-il un rapport entre la notion d'« évaluation » et celle du « bonheur » ?

À travers cette problématique, ce qui est mis au centre, c'est l'homme : comment il devient grand, digne de la société et de l'humanité ? En d'autres termes, penser la question de l'évaluation revient à penser la question de la construction de l'homme comme forme parfaite de sublimité de l'absolu dans sa quête de créativité incessante. On façonne l'humain tout comme l'artiste façonne son œuvre – et son œuvre de façonnement est une action de constance et de recherche permanente d'innovation en adéquation avec les réalités présentes – projet inscrit en lettre d'or au cœur de la philosophie.

Pour entrevoir un plan d'élucidation à cet objectif, nous nous devons de partir du sens des mots clés pour ensuite dégager au-delà du sens ordinaire un sens philosophique. Ensuite, nous montrerons comment le non-sens de l'évaluation engendre une décadence des valeurs d'excellence humaine et sociale. Enfin, nous justifierons que l'évaluation a un lien avec les questions de liberté et de justice. Par conséquent, la question de l'évaluation serait intrinsèquement liée à la question du bonheur.

1-Définitions et sens des notions de « nihilisme » et d'« évaluation »

Pourquoi définir les notions essentielles de ce thème de recherche ? La réponse à cette question est déterminée par l'intention de donner un sens et une perspective qui met en évidence l'importance même de ce thème comme problématique existentielle et sociétale fondamentale. Autrement dit, il s'agit de montrer, au-delà d'une foisonnante définition des notions de « nihilisme » et d'« évaluation », celles qui sieds avec notre analyse.

Dans un premier abord, le nihilisme se lie à des idées de négation, de destruction, de violence, de suicide et de désespoir, « mais surtout, volonté de désespérer et de nier » (Camus, 1955 : 95). Il a aussi des affinités avec le mot « révolte » telles que l'exprime Albert Camus dans *L'homme révolté*. Michel Onfray, suivant les pas de Camus, à travers son article « L'art grec de détruire » (Onfray, 1990 : 12) va y repérer des théories du Rien dans l'histoire de la pensée depuis les Grecs, à savoir les sceptiques et les sophistes, en passant par le christianisme, pour appréhender très loin les précurseurs du nihilisme : citer par exemple Prométhée, Caïn, rappeler les doctrines d'Épicure et de Lucrèce, la gnose... ou bien encore Sade, le Méphistophélès de Goethe, dégager le rôle du dandysme et du romantisme, etc.

On constate donc qu'au fil du temps et des courants philosophiques que ce terme a reçu de multiples définitions et significations. À cet effet, Ivan Tourgueniev en 1861 pense en être l'inventeur dans son roman *Pères et fils*¹. Mais selon l'article de François Ewald², saint Augustin l'avait déjà utilisé et il avait été repris par la théologie allemande du XVIII^e siècle. En 1799, le philosophe Jacobi l'emploie dans la *Lettre* écrite à son ami Fichte afin de caractériser sa philosophie : « Sincèrement, mon cher Fichte, je ne serais pas froissé si vous ou un autre appeliez chimérisme ce que j'oppose à l'idéalisme que je traite de nihilisme. » (Jacobi, 2009 : 20)

Selon Jacobi, l'idéalisme implique donc une sorte de néantisation du monde : il est le savoir d'un néant. En fait, Jacobi s'attaque à la philosophie kantienne qui érige le Moi ou la raison au rang d'absolus dont pouvaient être dérivés le monde et Dieu. En 1839, Hamilton écrira dans ses *Leçons de métaphysique* :

Cette doctrine, en tant qu'elle refuse une réalité substantielle à l'existence phénoménale dont nous sommes conscients, est appelé

¹ Tourgueniev Ivan, (1982), *Pères et fils*, Paris, Gallimard.

² François Ewald, (Juillet-août 1990, « Histoire du mot », *Magazine littéraire*, Paris.

“nihilisme” [...] et le célèbre Fichte admet que les principes spéculatifs de son propre idéalisme, s'ils n'étaient pas corrigés par la morale, aboutiraient au même résultat. (Hamilton, 2009 : 293-294)

Les premiers romantiques, se référant à l'idée de Fichte de l'activité infinie du Moi absolu, développent une volonté de création du moi individuel. L'artificialité de la poésie romantique sera parfois dénoncée sous le terme de nihilisme. Ainsi Jean-Paul fustigera dans son *Clavis Fichteana*, en 1800, ces « nihilistes poétiques », qui, « égoïstement réduisent tout à néant pour se perdre enfin dans un vide sans force et sans forme ». (Jean Paul, 2003 : 34)

C'est en fait à partir de la fin du XVIII^e siècle que l'esprit de rébellion, l'immoralisme, la justification du meurtre et le défi lancé au monde prennent une tonalité de nihiliste. Le nihilisme est par conséquent, dans son principe, un phénomène moderne.

Durant tout le XIX^e siècle, le terme va servir la critique des implications sociales et politiques de l'athéisme. Ainsi, le philosophe von Baader, dans la première moitié du XIX^e siècle, dénonce le « nihilisme scientiste », qui ne peut conduire qu'à une « haine fondamentale et à un mépris de toutes les institutions existantes » (von Baader, 1992 : 62). Le socialisme français, dont la principale figure est Pierre-Joseph Proudhon, sera lui aussi stigmatisé comme nihilisme, en 1851, par Donoso Cortès dans son *Essai sur le catholicisme, le libéralisme et le socialisme* : la négation du péché conduirait à la négation de tout gouvernement humain ou divin. La critique de la religion effectuée par Ludwig Feuerbach, ainsi que l'individualisme radical de Max Stirner seront eux aussi dénoncés comme nihilistes. De même, Victor Hugo dans les *Misérables*, en 1862, consacre un paragraphe à dénoncer l'athéisme, « cette philosophie à tâtons », en ces termes : « La négation de l'infini mène droit au nihilisme. Tout devient une “conception de l'esprit.” » (Hugo, 1963 : 75).

Le terme est utilisé en Russie à partir de 1830, par le mouvement de critique littéraire libéral de Bielinski et de Dobrolioubov pour combattre les valeurs qui supportaient l'esthétique de Pouchkine. Cette critique annonce le mouvement d'émancipation intellectuelle des années 1850, qui caractérise le véritable nihilisme russe : il s'agit de se délivrer du romantisme, de l'esthétique, de mobiliser la vision scientifique du monde pour se transformer soi-même et le monde social dans le sens de son émancipation.

Le nihilisme opère en Russie une critique pessimiste, individualiste et naturaliste de l'organisation sociale : il déclare la guerre aux institutions et à la culture existantes et refuse de reconnaître pour légitime aucune contrainte exercée sur l'individu. D. I. Pizarev, un de ses principaux théoriciens, affirme la primauté des droits de la personne humaine ; droits qui poussent l'homme à la satisfaction de ses exigences les plus immédiates. Toutes les valeurs humaines doivent être redéfinies à partir de cet « égoïsme rationnel ».

En France, le mot « nihilisme » semble avoir été utilisé pour la première fois au moment de la Révolution pour désigner le parti de ceux qui n'étaient ni pour ni contre. Ainsi Anarchisis Cloots (Cloots, 2017 : 52) pouvait-il écrire en 1793 que la « République des droits de l'homme, à proprement parler, n'est ni théiste ni athée, elle est nihiliste ». En 1801, dans sa « Néologie ou Vocabulaire des mots nouveaux », Louis Sébastien Mercier désigne comme nihiliste ou « rienniste » celui qui « ne croit à rien, qui ne s'intéresse à rien » (Mercier, 2018 : 211).

Dans ses *Essais de psychologie contemporaine* en 1885, Paul Bourget utilise le terme nihilisme pour désigner un type psychologique qui serait à la source des œuvres de Baudelaire, Flaubert, Renan, Taine et Stendhal :

D'un bout à l'autre de l'Europe, la société contemporaine présente les mêmes symptômes, nuancés suivant les races, de cette mélancolie et de ce désaccord. Une nausée universelle devant les insuffisances de ce monde soulève le cœur des Slaves, des Germains et des Latins. Elle ne manifeste chez les premiers par le nihilisme, chez les seconds par le pessimisme, chez nous-mêmes par de solidaires et bizarres névroses. (P. Bourget, 1993, *Essais de psychologie contemporaine*, Paris, Éditions Gallimard, p 75)

Le terme de « nihilisme » a donc été utilisé pour caractériser des courants et des positions philosophiques très différents : athéisme, égoïsme, solipsisme, scepticisme, matérialisme, pessimisme. Il a pu être revendiqué avec toute la positivité d'un courant porteur de nouvelles valeurs, mais tout aussi bien servir à désigner les signes culturels d'une civilisation malade. Le nihilisme est donc quelque chose que Nietzsche a rencontré déjà constituer dans la langue et sur quoi il a dû réfléchir.

La lecture des *Essais de psychologie contemporaine* de Paul Bourget sera décisive dans l'acception que Nietzsche va donner du nihilisme. En fait, Nietzsche va opérer la synthèse de l'ensemble des emplois que le terme a pu connaître au XIX^e siècle. Avec lui, le nihilisme ne désigne plus un

courant philosophique, un mouvement littéraire, une attitude politique déterminée : il caractérise la civilisation occidentale elle-même, ou un moment de son histoire, celui de la mort de Dieu et de la dévalorisation des valeurs.

Diagnostiquant la maladie dont souffre la culture européenne, Nietzsche lui donne le nom de « nihilisme ». Le mot dans un premier abord s'identifie aux idées de négation, de destruction, de violence, de suicide et de désespoir, « mais surtout, volonté de désespérer et de nier » (Camus, 1951 : 32). En fait, le terme, au fil du temps et des courants philosophiques, a reçu de multiples définitions et significations.

Dans le cadre de notre étude, nous définissons le nihilisme comme non-sens, le vide, le néant. En d'autres termes, le « nihilisme » est une notion pour affirmer le non-sens, le vide, le néant d'une chose ou d'un événement. Ce qui a un caractère nihiliste, c'est ce qui ne peut élucider l'humain vers des valeurs de transcendance ultime où il déploie et promeut son intelligence vis-à-vis du tragique existentiel. Ce qui est nihiliste, c'est ce qui obscurcit les voies à l'atteinte du « surhumain » mais mieux, ce qui est nihiliste, c'est la métamorphose insensée des canaux de façonnement de ces voies. Il existe des voies, des canaux de façonnement de l'idéal de perfection de l'homme. Mais certaines d'entre elles sont des pseudo-voies, parce qu'étant des non-sens à la perfection de l'homme. Qu'en est-il de la notion de l'« évaluation » ?

L'évaluation se définit comme l'action d'évaluer. Or l'action d'évaluer enjoint à une appréciation, à une détermination, à une estimation et à une expertise. Autrement dit, évaluer, c'est jauger la valeur d'une chose. Or jauger la valeur d'une chose revient à l'apprécier, à l'estimer selon son contenu intrinsèque. Ce travail d'évaluation requiert un art, une expertise pour déterminer convenablement ce que vaut la chose. L'institution ou la personne qui évalue est oint d'une responsabilité inouïe et légendaire puisqu'elle porte les espoirs vers des divinités pour engendrer une société de mieux-être et de bienséance équitable. L'évaluation est ce que J. Freund (1965 : 266) appelle « la raison dans l'ordre » parce que l'acte d'évaluer est un principe de la raison dont la vocation fondamentale est d'instaurer l'ordre. Or toute société portée vers « l'ordre vise à une cohérence aussi rationnelle ou raisonnable que possible » (Freund, 1965 : 266). L'évaluation est donc propre à l'homme, lorsque celui-ci se porte vers les sentiers de sa perfection pour une société harmonieuse et utile.

Par conséquent, par « nihilisme de l'évaluation », nous entendons « le non-sens de l'évaluation » ; c'est-à-dire l'estimation vide, celle qui n'atteint pas sa cible, qui est obsolète. Le nihilisme de l'évaluation est une négation de ce pourquoi l'évaluation a de l'importance. C'est pourquoi le nihilisme est l'expression par excellence de la dévalorisation des valeurs. L'évaluation en soi est une valeur, c'est-à-dire la mesure de la valeur. Par conséquent, aussi bien que « la mesure de la valeur » que « l'acte de la mesure de la valeur », ce qui jaillit, c'est la valeur, l'honneur et la dignité. Dévaloriser donc l'évaluation revient à la nier, à lui conférer un non-sens de valeur. Justement, dans nihilisme, « nihil » signifie le néant de valeurs, la « réaction » par laquelle la vie prend une « valeur de néant » (Deleuze, 1995 : 203). À travers l'expression « le nihilisme de l'évaluation », la vie prend une « valeur de néant » puisque l'évaluation devient une valeur de néant. Or si l'évaluation devient une valeur de néant, la vie se déprécie. Le nihilisme fait donc naître l'esprit de décadence. Ce n'est plus la vie qui est portée au firmament de l'existence mais plutôt la mort. Le non-sens de l'évaluation est donc un élan de mort, un arrêt de la marche – une fatalité. Mais comment ce non-sens s'appréhende-t-il ? Que regorge l'évaluation au point que vide de sens, elle est à l'origine de la décadence humaine et de l'édifice politique, social, économique et culturel de nos Etats ?

2- La décadence humaine au prisme du non-sens de l'évaluation : le nihilisme dégradé

Nietzsche a montré que le nihilisme dans sa forme active est capable d'être le moteur d'une puissance capable de faire de l'homme le centre de ses dessins et de ses aspirations élevées. Par opposition, il y a un « nihilisme passif » qui l'étouffe, qui l'avilie, et qui fait de lui une marionnette de puissances extérieures. Ce nihilisme passif est ce que nous appelons nihilisme dégradé ; c'est-à-dire le nihilisme qui a perdu ce pourquoi elle doit être actif. En fait, elle devient un non-sens, une perspective inactuelle et obsolète parce qu'il n'atteint plus sa cible de façonnement de l'humain en vue d'être digne du tragique existentiel. Le nihilisme de l'évaluation concourt à un nihilisme dégradé car le sens des objectifs nobles sont dirigés ailleurs ou si l'on veut, ne sont pas orientés vers les perspectives idoines.

L'homme est créé pour être digne du tragique de l'être. Ce qui le constitue dans sa dignité, c'est l'épreuve ou l'évaluation. Par conséquent, il n'y a pas de salut humain si l'évaluation est absente de sa vie. Rousseau a construit une philosophie de l'évaluation. Dans *Emile ou de l'éducation*, *Emile* est d'une agilité extraordinaire et forgée à vivre dans le milieu naturel où il s'y trouve. Il doit développer des aptitudes physiques pour être digne de ce milieu. La valeur de celles-ci est en adéquation avec la densité des épreuves de sa vie. Si elles sont en dessous des épreuves, il risque sa vie. Plus loin, dans *Du contrat social*, il accentue l'évaluation à la dignité de citoyen. Le citoyen transcende ses envies, ses désirs, ses passions malsaines pour se fonder dans le moule de la légalité communautaire afin que tout comme autrui, sa rationalité puisse concourir à un Etat harmonieux. Il subit donc des épreuves ou des évaluations pour hisser sa condition à la nature de citoyen. Le citoyen est donc l'individu parvenu à transcender ses passions et ses envies pour tendre vers l'excellence de la vie communautaire.

Nietzsche renchérit dans ce sens en affirmant que « seules les épreuves forgent » (Nietzsche, 1996 : 287). Bien entendu, elles forgent à la société humaine qui pose l'excellence comme valeur suprême. En fait chez Nietzsche, à travers le terme « évaluation », se dessine un projet psychologique et social que seul « la généalogie » peut révéler les sens : « c'est l'homme qui a donné aux choses leur valeur, afin de se mettre en sécurité ; c'est lui qui leur a donné un sens – un sens humain. C'est pourquoi il est appelé « homme », c'est-à-dire l'« évaluateur » » (Nietzsche, 1996 : 99). Par conséquent, évaluer, c'est créer des valeurs. Les valeurs changent quand les créateurs changent. On assiste de ce fait à la détermination de deux types de volonté : les volontés de dominer et les volontés d'obéir – et chaque volonté s'estime utile et indispensable pour la vie. Chaque volonté recherche non le vouloir vivre mais la volonté de puissance.

Il y a eu jusqu'à ce jour mille fins différentes, car il y a eu des milliers de peuples. Ce qui manque, c'est la chaîne passée à ces mille nuques, ce qui manque, c'est une fin unique. L'humanité n'a pas encore de fin.

Mais dites-moi, mes frères, si l'humanité souffre de manquer de fin, ne serait-ce pas qu'il n'y a pas encore d'humanité ? (Nietzsche, 1996 : 99)

Le surhumain n'a de sens que pour chacun en personne, et non « en substance », c'est-à-dire, « en troupeau ». La pensée du Surhumain n'est pas une pensée « substantialiste ». Dès lors, L'homme digne s'inscrit inéluctablement dans sa vocation à être une valeur dont le sens concourt à exprimer et tendre vers le Surhumain. Or le Surhumain est le fruit de l'évaluation sublimée. Puisque « évaluer » revient à « créer », si l'on veut créer, il faut commencer par détruire. La déconstruction précède toujours la construction. Celui qui évalue a déconstruit et s'est disposé de façon ferme dans l'acte de création sur les ruines de ce qu'il a détruit. Celui qui construit est dans une quête d'autonomisation, de légitimation de soi et de sa puissance. Pour vivre, il faut qu'il se fixe des valeurs. Dit autrement, il faut qu'il évalue.

Les institutions d'Enseignement du monde, comprenant ce fait, se déterminent dans ce sens. Ainsi, pour jauger tout système d'Enseignement, un point d'honneur est accordé à leur méthode d'évaluation. Le mode d'évaluation est fonction de la qualité de la formation. Vice versa, la qualité de la formation déterminera la qualité de l'évaluation – et la qualité de l'évaluation déterminera la valeur ou la nature de ses individus en société. Une institution d'Enseignement, parce que tournée vers l'autonomie, vers la puissance et la reconnaissance sociale, est beaucoup plus rigoureuse sur l'apport de la formation dans le processus de construction des compétences et des technicités humaines. Mieux, au-delà de cette qualité au niveau de la formation, elle va chercher à savoir les réalités socio-économiques et environnementales auxquelles les apprenants sont confrontés. La qualité de sa formation en dépend puisque c'est l'homme qui s'adapte à une manière de penser et de travail. C'est pourquoi, ces institutions se doivent d'être des artistes en permanence ; c'est-à-dire qu'elles se disposent à adapter et à créer des instruments d'enseignement nouveaux, des moyens et des techniques nouveaux afin d'être conformes à une réalité socio-économique, environnementale et humaine des apprenants. Pour ces institutions, c'est un impératif, une question de vie ou de mort puisque deux possibilités s'offrent à elles dans leur quête de puissance et de notoriété : soit elles accroissent leur légitimité et leur puissance soit elles se dévalorisent et se nient.

Une formation rigoureuse et sérieuse cultive un esprit de dépassement ingénieux chez les apprenants. L'accent est mis sur le travail, sur l'effort intellectuel et sur l'ingéniosité intellectuelle et créative de ceux-ci pour

s'adapter et pour dépasser les circonstances insinueuses. Mais pour que l'apprenant stimule et développe ces vertus, il faut que l'institution reconnaisse la portée de cette formation et qu'elle s'imprègne des forces et faiblesses de celle-ci. De ce fait, elle peut orienter l'évaluation vers ses objectifs. Tout comme Œdipe face au Sphinx, l'apprenant doit triompher des épreuves ou de l'évaluation. Mais pour qu'il triomphe de ses épreuves, il faut que l'institution lui donne les armes nécessaires pour ce triomphe. En d'autres termes, nos institutions d'Enseignement doivent permettre aux étudiants d'utiliser les armes en leur possession (rationalité, ingéniosité intellectuelle et créative) pour être des citoyens capables de transformer les conditions de travail et de vie de leurs concitoyens. Ces mêmes institutions doivent d'abord connaître la nature des apprenants dans un milieu géo-politique déterminé afin d'orienter et de canaliser les forces stimulées lors de l'évaluation. En d'autres termes, elles doivent se demander : qu'est-ce l'homme (l'apprenant) pour que le besoin d'évaluation puisse s'imposer à lui ? Autrement dit, peut-on évaluer des apprenants sans préalablement analyser leur psychologie et si possible leur environnement ?

Nos institutions d'Enseignement ne peuvent se permettre d'essayer de comprendre nos apprenants sur le plan psychologique et ce, parce qu'ils ne peuvent être appréhendés dans leurs dimensions subjectives et solistes. L'institution essaie de comprendre les apprenants dans une communauté donnée et à travers un prisme général. En d'autres termes, l'apport de l'évaluation revient à construire ou façonner des êtres sociaux efficaces et exemplaires selon les spécificités de la communauté et de l'esprit de leadership que les décideurs désirent promouvoir ; car l'homme s'adapte de façon permanente aux conditions de vie et de travail qui s'offrent à lui. Il développe ainsi des aptitudes afin d'être digne des épreuves ou des évaluations.

L'homme est de ce fait un être ondoyant et fluide. Par conséquent, l'évaluation doit pouvoir prendre en compte cette spécificité de sa nature. Au risque d'être frappée d'obsolescence, la méthode évaluative doit ne pas être figée pour garder chez les apprenants cette flamme de la recherche et cette tension entre l'assurance et le doute. La fluidité et la flexibilité de l'évaluation est un gage de performance et d'une efficacité des apprenants. Il existe un nihilisme de l'évaluation lorsque l'évaluation ne parvient pas à stimuler ces vertus d'innovation et de créativité chez les apprenants. Il y a nihilisme de l'évaluation lorsque cette tension entre

l'assurance et le doute n'existent plus chez les apprenants. Il existe donc une platitude, un tarissement de la lymphe innovante et créative qui irriguent leurs vaisseaux sanguins.

À ce stade, c'est plutôt la médiocrité qui fait surface. Pour le dire de façon simple, on concourt de plus en plus à une idiosyncrasie d'intellectuels qui ne savent, au-delà de leur spécialité de formation, êtres des acteurs influents et utiles pour la société. C'est là où le nihilisme de l'évaluation, parce que non-sens et cause du manque d'esprit innovant et créatif concourt à engendrer des sous-hommes, des avortons du surhumain. Pour employer l'expression de Clément Rosset, le nihilisme de l'évaluation concourt à une « anti-nature » (Rosset, 1973 : 2). Or être « naturel » ou se « naturaliser », c'est exprimer sa nature d'être ondoyant et fluide vis-à-vis des circonstances de la vie. En s'opposant à cette nature, on se dégrade ; on se vide de son sens ; on se néantise donc. Le nihilisme de l'évaluation ne peut dans ce cas atteindre l'excellence de la perfection, à savoir porter l'homme à la cime de ses potentialités. L'institution d'Enseignement doit par conséquent dessiner au niveau structurel les grandes lignes administratives pour que la tension puisse engendrer l'art d'innover et de créer. L'apprenant qui réussit, c'est celui qui est parvenu à hisser son intelligence au-delà de l'évaluation et qui continue d'innover et de créer pour en être digne. Mais le nihilisme de l'évaluation peut être aussi engendré par le manque de professionnalisme des Enseignants.

L'Enseignant est un acteur central dans le processus d'évaluation. C'est lui qui matérialise l'évaluation dans les faits. Dans le processus d'éduquer ou du moins dans sa quête de transmettre un savoir, il doit être animé d'un amour de ce qu'il enseigne, développer une attention affectueuse pour ceux qu'il instruit, avoir du respect pour leur personnalité, déployer sans cesse l'ingéniosité qu'il faut pour faire passer dans de jeunes esprits les connaissances et pour développer les aptitudes. C'est à cela qu'éduquer renvoie. « Éduquer, c'est à la fois communiquer un savoir, former la sensibilité et le jugement, exciter l'imagination créatrice » (Berger, 1967, p. 106). Le vrai enseignant est un savant. Il lui appartient de former des inventeurs. Le vrai savant n'est ni celui qui sait, ni celui qui cherche ; c'est celui qui trouve. Les meilleurs disciples d'un maître ne sont pas ceux qui répètent ses leçons, mais ceux dont il a éveillé l'enthousiasme, nourri l'inquiétude, développé les forces pour les mettre en mesure de marcher seuls sur leurs propres chemins.

L'enseignant conscient de ses responsabilités développe un autre regard de l'évaluation. Sa compréhension de l'évaluation est à l'image de sa tâche. Il régule un travail d'orfèvrerie sur sa personne comme sur ses apprenants. Autrement dit, il construit une axiologie éthique pour éterniser les valeurs qu'il enseigne en eux. Les graines du savoir doivent être plantées dans des corps fertiles. Or un corps fertile est ce corps qui allie à la fois la compétence scientifique à l'éthique de bien-être sociale. Un cadre conscient de sa personne, de son image développe des valeurs de bienséances éthiques teintées de rationalité. Cet oxymore le constitue en tant qu'exemple de valeur sociale et d'unité de réussite en qui la communauté et les apprenants perçoivent le miroir de la perfection. L'enseignant est un être constamment tiraillé vers sa science et ses penchants. Sa dignité réside dans l'expressivité ou dans le faire valoir de sa rationalité qui régenté toutes ses actions. C'est un sacerdoce raisonné qui détermine son être en tant qu'être social porté au fronton de l'excellence humaine. De ce fait, évaluer est pour lui un honneur mais en même temps un gage constant de responsabilité à demeurer un exemple et un modèle de bienséance sociale, éthique et professionnel. L'enseignant est de ce fait un artiste, un créateur de valeur et de perspectives innovantes en adéquation avec les réalités présentes. Il bouleverse les formes établies pour jauger ce qu'elles valent pour l'humanité. Il brise de fait les idoles et les formes absolues qui tirent l'homme vers le bas.

Le nihilisme de l'évaluation nie l'engagement et le sens de responsabilité de l'enseignant lorsque ce dernier se hisse vers les sentiers de l'innovation et de la réussite, entraînant du coup ces apprenants vers des perspectives illusives. Ce nihilisme annihile le flot de rationalité qui fait de lui un artiste de même que ces apprenants. L'art d'innover, de créer requiert un niveau de sensibilité extraordinaire, fruit du travail constant de l'enseignant. Cet art n'est pas une donnée naturelle, mais fruit d'un acquis acharné par l'entremise du travail - puisque pour évaluer, il faut se fixer une norme de valeur et placer l'excellence de l'effort et de l'amour du travail au centre de la vie. Toute cette entreprise nécessite un travail de déconstruction et de construction. C'est ce travail de construction qui est nié quand nous parvenons à un nihilisme de l'évaluation. C'est l'action qui est détruit au profit de la passivité.

On peut donc affirmer que l'étude de l'évaluation implique fortement « une philosophie de l'action collective » (Savadogo, 2013 : 7) qui prend

pour objet la vie collective dont le but est d'interroger les formes d'organisation et des conditions de transformation. Or l'interrogation de ces formes d'organisation et des conditions de transformation s'applique à comprendre les formes de l'engagement collectif telles qu'exprimées par l'étude sur l'évaluation. Pour M. Savadogo (2013 : 8), « l'engagement suscite une articulation entre l'individu et la collectivité à travers la participation aux cadres de l'action collective qui s'impliquent dans l'orientation de la vie collective ». La question de l'évaluation met en rapport l'individu avec sa collectivité. Il existe par conséquent une sorte de symbiose entre l'individu et sa collectivité. L'enseignant évalue parce qu'un système d'évaluation est mis en place soit à travers l'institution d'enseignement ou soit par le fruit de son style et de son expérience professionnelle.

Aussi, en tant que valeur scientifique et éthique assermentées par la communauté étudiante et celle sociale, l'enseignant est lié intrinsèquement à la vie collective. Il y a nihilisme de l'évaluation lorsque l'estime de ces communautés à l'égard de l'enseignant n'est pas évidente et réelle – mais aussi lorsque ce dernier ne parvient pas à montrer sa valeur en mettant à la disposition des apprenants la qualité de son expertise dans la construction de citoyens capables de transcender leur génie intellectuel. Mais quelles sont les attitudes des apprenants dans la décadence humaine ? Le nihilisme de l'évaluation ne prend-t-il pas sens avec l'insouciance et le non engagement des apprenants ?

La réussite de l'évaluation implique absolument une disposition de transfiguration des apprenants. La volonté de ceux-ci de s'éduquer, de mettre en exergue leur talent ne peut être effective sans un réel engagement à apprivoiser la douleur. La transfiguration de l'étudiant atteste qu'il est dans l'action vis-à-vis de l'épreuve, de l'évaluation. Dans cette disposition, l'engagement et la maîtrise de la douleur est un impératif de réussite. L'apprenant prend conscience de son rôle pour une communauté de vie axée sur l'excellence et la performance. Sa détermination et son engagement se nourrissent de ce fait.

La dignité de l'humain vis-à-vis du tragique existentiel appelle à une force capable de dompter la douleur pour une joie plus grande. Comme le dit Schopenhauer (2014, II, p. 666), « toute grande douleur, qu'elle soit physique ou morale, énonce ce que nous méritons : car elle ne pourrait pas s'emparer de nous si nous ne la méritons pas ». Dit autrement, nos efforts, nos douleurs et nos souffrances déterminent la qualité de nos

bonheurs, de nos quêtes existentielles les plus hautes et basses. Pour A. Schopenhauer, il y a une adéquation entre les douleurs que nous supportons et la qualité de vie que nous exprimons à travers ces douleurs. C'est pourquoi Nietzsche (1970 : 66-67) peut affirmer « qu'il y a deux sortes de souffrants, d'abord ceux qui souffrent de la surabondance de vie (...) et ensuite ceux qui souffrent d'un appauvrissement de la vie ». De même que l'enseignant, l'apprenant qui souffre d'un appauvrissement de la vie nie et calomnie celle-ci. Il est de ce fait animé d'une volonté de « décadence » (Nietzsche, 1970 : 68). Or la volonté de décadence ne peut concourir à la fertilité d'un corps si ce n'est que concourir à sa désertification. Par conséquent, l'évaluation appréhendée dans sa perspective déconstructiviste et nihiliste, nie et calomnie la vie. Nier la vie enjoint à une marche tragique ; c'est-à-dire à la mort. Ceux qui souffrent de la vie, souffrent également de la dignité d'homme à hisser leur intelligence à la hauteur des évaluations de la vie.

Ceux qui souffrent d'une surabondance de vie évaluent en partageant la vie, l'amour de la créativité et le goût de la perfection comme critères de bienséance sociale, humaine et professionnelle. Ils le font non pas par subjectivité égocentrique mais par nécessité de devoir. Le devoir a un autre sens pour eux. Le devoir est l'esprit d'engagement et de dépassement de soi pour hisser ses potentialités à la dignité de l'humain. Cet esprit concourt à la responsabilité de leurs faits et gestes qui sont le couronnement de la rationalité engagés et sublimées. Le devoir d'évaluer est donc une nécessité pour eux afin de contribuer à faire valoir une humanité d'efforts, d'efficacités, de recherches permanentes de ce qui fait de l'homme un « citoyen » (Rousseau, 2011 : 165). Le citoyen est l'individu parvenu à appréhender la portée des règles qui régissent la vie sociale. Il s'y conforme ; mieux, il participe à faire valoir cette vie sociale faite de contrat de bienséance mutuelle en apportant sa volonté nourrie. En d'autres termes, le citoyen est dans un dynamisme de reconnaissance. Dans ce sens, sa reconnaissance épouse le sens d'Axel Honneth (2002 : 27) pour qui « la reconnaissance ne doit pas être tenue pour une simple réponse ponctuelle, contingente, mais qu'elle correspond à une attente, une aspiration fondamentale de l'existence humaine, de l'individu aussi bien que de la collectivité. » (Savado, 2012 : 81). La manifestation de cette attente et de cette aspiration fondamentale de l'existence humaine, de l'individu aussi bien que de la collectivité, pour être reconnues comme telle, doit être évaluée ; c'est-à-dire que l'évaluation est l'activité qui

sanctifie toutes les aspirations fondamentales de l'homme. En d'autres termes, l'évaluation précède la reconnaissance. Par conséquent, il n'y a point de reconnaissance sans évaluation et il n'y a point d'évaluation véritable en dehors de l'Etat.

Le citoyen, fruit de l'évaluation et qui jouit de la reconnaissance, exprime un rapport positif à soi et « une vie épanouie qui se manifeste dans les états psychologiques que sont la confiance en soi, le respect de soi et, enfin, l'estime de soi » (Savadogo, 2012 : 81). Le citoyen est l'être parvenu à sa sublimité en termes de perfection. Avoir confiance en soi, se respecter et s'estimer à sa juste valeur en appellent aux valeurs acquises par l'homme sous l'influence de l'évaluation ; d'autant plus que l'évaluation place l'homme au centre d'être le plus important qui mérite attention et attachement. La nature d'une vie humaine sans confiance en soi, sans respect de soi et d'estime de soi est une calamité, une illusion et un nihil de valeurs et d'exemples de dignité et d'honneur. De ce fait, le nihilisme de l'évaluation, engendrant le manque de confiance en soi, de respect de soi et d'estime de soi ne peut dessiner des valeurs à même de faire de l'homme un être d'excellence. Le nihilisme de l'évaluation a pour finalité l'échec et la médiocrité. Il arrive aussi que le citoyen dans sa quête de perfection et d'excellence échoue. Il peut donc être en crise mais il sait que « la crise n'est pas davantage une fin qu'un commencement. Elle est toujours un basculement » (Pépin, 2018 : 37). Dès lors, l'échec a des vertus ; celles de 1) ne pas ausculter le cœur du péril et d'y voir surgir ce qui pourrait sauver ; 2) d'être attentif et surtout de ne pas fuir la complexité du présent en se réfugiant dans un passé fantasmé, dans le ressassement et le ressentiment ; 3) d'éveiller notre curiosité au lieu d'encourager notre morosité ; 4) la passion et d'y découvrir la promesse d'une aube ; 5) remplir nos âmes d'espoir. Ces différentes vertus de l'échec contribuent à dessiner un phénotype d'hommes aptes au triomphe sur le tragique existentiel. Ceux-ci dressent, au prix de l'abnégation et de l'adversité, des vertus capables de parvenir à la plus haute conscience de la société, celle de devenir des citoyens.

La citoyenneté n'est pas une donnée, mais plutôt une quête. Elle s'acquiert lorsqu'on se mesure à la rigueur de tous les obstacles à même de réduire à néant notre propension au bonheur, à l'excellence humaine. On peut même affirmer que le citoyen, être évalué se rend digne de la liberté et de la justice. Mais comment il y parvient ? Pourquoi au prix de

l'effort et de la persévérance, le citoyen parvient à la dignité de la liberté et de la justice ?

3- Le nihilisme de l'évaluation et le bonheur

En quoi le non-sens de l'évaluation contribue à la décadence humaine ? Le nihilisme dégradé fait-il la promotion de la dignité humaine ? Telle a été la problématique qui a sous-tendue l'analyse précédente. Il appert que l'évaluation met en scène plusieurs acteurs qui chacun, déterminé à faire valoir leur dignité respective, façonne et assume leur responsabilité pour construire une société de leadership. Que ce soit au niveau de l'institution d'enseignement, des Enseignants que des apprenants, l'évaluation engendre inexorablement des vertus. À partir de ce fait, le nihilisme de l'évaluation engendre tout ce qui nie la vie. Une vie rabaisée, vide de valeurs d'excellence apparaît avec le nihilisme de l'évaluation ; car l'excellence et la perfection y sont absentes. Ce nihilisme ne construit pas des valeurs en même de rehausser la noblesse humaine. Il n'est pas créatif et actif. C'est pourquoi il est dégradé et obsolète. Quel est le rapport entre nihilisme de l'évaluation et le bonheur ? Comment appréhender le rapport entre nihilisme de l'évaluation et le bonheur ? Parvenir à l'élucidation de cette question revient à mettre en question le rapport entre évaluation et liberté et entre évaluation et justice.

Le bonheur humain s'illustre à travers la liberté et la justice. Celui qui évalue et l'évalué, tout comme l'institution d'enseignement sont désireux de liberté, car la liberté rend quiet et ce, parce qu'en droit d'être exprimée par et pour chaque être. La liberté raffinée et sublimée par le travail, celle qui est en droit d'habiter le citoyen n'est jamais une donnée ; mais plutôt une quête, une pointe de perfection. L'évaluation doit donc concourir à la liberté, car on évalue pour extraire à la surface de l'abîme humain la quintessence de sa rationalité. Cette extraction de la rationalité est douloureuse car fruit du travail et de l'effort à conquérir sa liberté. La liberté est fluide et permanente. À chaque étape de la vie, l'homme s'élançait vers sa liberté qui atteste le degré de sa créativité et de son ambition. Platon (Platon, 1966, livre VII : 273-276) a montré à travers le « mythe de la caverne » à quelle enseigne être libre est le fruit du dépassement de plusieurs évaluations auxquelles l'être en soif de liberté est confronté. C'est l'acquisition de la liberté par le prisonnier qui est la finalité de ses engagements, de ses efforts et de son don de soi. La liberté

est donc un Bien en soi ; Etre libre, c'est être heureux par le biais de l'évaluation.

Le bonheur est un processus fastidieux ; un chemin à développer. Il est une finalité et non un commencement. L'évaluation engendre donc la liberté pour que le bonheur puisse être une réalité. Sans liberté, il n'y a pas de bonheur. Une nécessité de principes de la liberté doit être nourrie par les différents acteurs engagés à promouvoir l'évaluation comme activité de formation de l'homme excellent pour que le bonheur le visite. Cette liberté est raisonnée car fruit d'une logique de bien être au détriment d'autres. On décide d'acquérir une forme de liberté par rapport à une autre parce qu'on est animé par des principes de vie, des ambitions et des projets qui sont propres à soi. On assume la nature de notre être, notre identité à être tel qu'on est. Par conséquent, nous lui apportons les outils, les moyens pour l'embellir, pour la raffiner convenablement.

Cette liberté est choix, car fruit de la rationalité qui a tamisé ce qui honore le citoyen. Elle est l'émanation de notre rationalité qui jauge ce qui est bien ou mal en nous. Autrement dit, cette liberté est le fruit de notre jugement à nous déterminer comme des êtres doués d'intelligence. Et c'est au nom de cette intelligence que la liberté acquise est savourée avec assez de fierté et d'honneur. L'être intelligent, c'est-à-dire le citoyen est libre parce qu'il est engagé et parce qu'il a une vision de ce pourquoi il doit se battre pour affirmer son statut social. Sa liberté est une conquête et il montre aux yeux de sa communauté qu'il mérite sa liberté conquise. C'est pourquoi dans la cité, ses engagements, ses devoirs et ses agirs sont imbibés fondamentalement par la qualité des évaluations qui ont déterminé sa vie. Derrière chaque évaluation, il y a un résultat ou une vertu qui doit désormais faire partie intégrante de sa personne. Sa liberté, s'améliorant en qualité est le résultat de ces évaluations dans l'atteinte de son bonheur.

La liberté peut être appréhendée comme le bonheur. S'en est un, mais pas la finalité de l'évaluation. Il ne peut y avoir de bonheur sans liberté. La liberté transcende toutes les formes de fatalité pour mettre en exergue l'engagement et l'intelligence du citoyen. On est libre parce qu'on est intelligent et parce qu'on est heureux. Au prix de leurs vies, certains leaders politiques ont lutté pour que le monde entier appréhende la valeur de leur liberté. Dans ce processus, ils mettent en exergue leur degré d'ambition et leur niveau de civilité. L'homme est un être en quête du meilleur, de la meilleure qualité. Plus sa rationalité supplante son être,

plus il demande à être plus libre et plus heureux. Ce n'est pas une liberté comme libertinage, mais liberté en tant qu'espoir porté à sa civilité qui se dessine par son engagement et sa rationalité mesurée et raffinée.

On peut de ce fait mesurer et jauger ce que le nihilisme de l'évaluation détruit dans l'atteinte de la liberté et du bonheur. Le non-sens de l'évaluation conditionne le néant de perspective pour l'homme engagé et déterminé. Aucune liberté et aucun bonheur ne sont réels lorsque le nihilisme de l'évaluation s'installe dans les esprits. Certes, comme le dit Nietzsche, c'est une « idiosyncrasie » (Nietzsche, 1970 : 102), c'est-à-dire une propension malade à percevoir négativement ce qui doit faire la dignité de l'homme. Cette idiosyncrasie est la résultante de la qualité de la culture qui n'engendre pas l'homme dionysien, c'est-à-dire l'homme tragique, l'artiste, le créateur. Dès lors, on assiste à un dérèglement et à l'anarchie des instincts qui concourent à la décadence. Il est vrai que Clément Rosset analyse une nécessité de la décadence au travers du prisme de « l'insignifiant » (Rosset, 1973 : 75). En effet, ce qui pourrait ne pas avoir de signification pour les uns, pourrait l'être pour les autres. « Le monde dénaturé » est l'appréhension de « l'insignifiance » qui fait que le monde n'est ni insensé ni absurde mais perspective, point de vue et niveau de rationalité.

À ce stade, un nihilisme de l'évaluation trouve lieu d'être pour certaines personnes : ceux qui dans leur perspective d'appréhension du monde et de la vie ne perçoivent pas le triomphe de l'épreuve et de l'évaluation comme facteurs d'élévation à la dignité humaine. A. Schopenhauer, estime que ce sont des « êtres opposés au monde » (A. Schopenhauer, 2014, p. 323) parce qu'ils ne sont pas fidèles à sa nature. Pour lui, le monde étant flux incessants, lutte perpétuelle, une somme de forces incessantes, on ne peut légitimer ce fait qu'en étant déterminé de la sorte. Il y a une forme de justice ici vis-à-vis de la nature du monde. De ce fait, quel est le rapport entre évaluation et justice ? Et comment la quête de justice concourt au bonheur en mettant en exergue le principe d'évaluation ?

Un Etat moderne structure ses établissements d'enseignement. Mieux, chaque structure qui le compose est légitimée par des évaluations comme gages de bonne gouvernance. L'évaluation devient un impératif pour mettre en orbite les meilleurs de chaque compartiment de l'État. Il appert que l'évaluation répond à un besoin de justice, d'équité. Chaque citoyen, au travers de l'évaluation et en fonction de ses potentialités exprimées

lors de l'évaluation occupe une place qui lui revient de droit. Est juste et digne de responsabilité, l'État qui lutte et contrôle ses différentes entités au respect scrupuleux de ce principe de bienséance de gestion. Ce principe de bienséance de gestion est régi par un principe de justice, de ce qui revient de droit aux plus méritants

La justice devient une nécessité d'honneur pour une quête de liberté. Or la liberté exprimée plus haut est un état d'être affirmé au prix de l'ascèse des différents acteurs engagés et déterminés à s'arracher de la passivité. Dans ce sens, l'interprétation kantienne de la justice comme équité rend compte du rapport entre évaluation et justice. Pour rappel, « Kant soutient, (...) qu'une personne agit de manière autonome quand les principes de son action sont choisis par elle comme étant l'expression la plus adéquate possible de sa nature d'être rationnel, libre et égal aux autres » (Rawls, 1987 : 288). C'est pourquoi les principes de justice sont analogues à des principes catégoriques. Par principe catégorique, Kant entend un principe de conduite qui s'applique à une personne en vertu de sa nature, comme à un être rationnel, libre et égal aux autres. C'est en vertu de cette nature d'être rationnel, libre et égal aux autres que le principe de justice devient une bienséance de gestion étatique et humaine. Une forme d'autonomie engendre une justice équitable entre les individus au sein de la société.

On ne peut désirer d'agir de manière juste si l'on n'a pas une pleine mesure de ce qu'on est ou pouvons être au travers de notre liberté de choix. Chacun des citoyens, dans l'acte d'évaluation met en évidence sa condition d'être rationnel, libre et égaux afin que sa liberté transmuée engendre le bonheur. L'acte de réussite de l'évaluation engendre bonheur et reconnaissance pleine et entière. Celui de l'échec engendre dignité et reconnaissance. Il n'est pas à la hauteur de l'estime de la réussite mais il a le mérite d'encourager l'individu à s'essayer aux actes de noblesse dans la cité. On est ce qu'on vaut au prix de l'effort vis-à-vis de l'évaluation. Ce qui est juste, c'est ce qui nous revient de droit après évaluation.

L'évaluation dans sa vocation de justice met en lumière l'essence du politique, celle de « saisir la nature de la politique que les hommes et les unités politiques exercent invariablement depuis des siècles et même des millénaires » (Freund, 1965, « Préface » : IX). À ce titre, l'essence du politique est la recherche du bonheur des citoyens en déterminant des mesures à même d'assurer leur sécurité et leur bien-être social. Par conséquent, ce bien-être ne se construit que par la justice qui consiste à

valoriser ceux qui le méritent et à encourager ceux qui se disposent dans ce sens.

Le bonheur est donc à ce prix dans le processus de façonner des « citoyens » et des « surhumains » mais aussi de construction des Etats démocratiques où la justice devient ce qu'il y a de plus propre aux êtres rationnels, libres et égaux. L'évaluation, s'il n'existait pas, devrait être créée pour stimuler nos leaders à gravir les échelons de vie. L'évaluation, s'il n'existait pas, devrait exister pour permettre une saine concurrence entre les citoyens. L'évaluation est de ce fait une activité qui engendre une éthique de la liberté et de la justice parce que l'homme est au centre de sa perfection.

Conclusion

Le nihilisme de l'évaluation est bien un piège à l'excellence humaine et sociale. Telle est en principe sa principale justification. Le nihilisme, tel qu'il corrobore les lignes de ce texte est défini comme non-sens, comme acte de néantisation de ce qu'est la valeur. Dès lors, la décadence humaine devient une réalité. Autrement dit, l'évaluation devient incapable de révéler ce qui élève l'homme à sa dignité d'être rationnel. Il y a nihilisme de l'évaluation lorsque l'homme reste prisonnier de sa paresse et de son animalité. Il y a nihilisme de l'évaluation lorsque le sens créatif de façonnement à l'excellence humaine est désactivé. En d'autres termes, ce que le nihilisme de l'évaluation détruit, c'est l'homme quand celui-ci construit les sentiers de sa citoyenneté et de sa divinité. En d'autres termes, c'est l'homme devenu obstacle à son bonheur – car la nécessité de l'évaluation comme action salvatrice et nécessaire dans la cité est de concourir au bonheur des citoyens et d'être un levier de sélection pour les dirigeants.

C'est pourquoi nous n'avons pas manqué d'affirmer que ce bonheur humain au prisme avec l'évaluation engendre liberté et valeurs de justice. Ces deux vertus mettent en évidence sa nature, celle d'un être tragique, un artiste qui construit aux prix de son engagement et de ses forces les sentiers de son épanouissement humain et social. La question de l'évaluation questionne notre éthique à mettre au centre de la vie l'homme, à partir des principes légaux et légitimes d'une société d'excellence et de leadership. Elle questionne la nature des sociétés que nous voulons pour nous et dans le même sens, elle problématise l'essence

du politique. Dès lors, le non-sens d'évaluation, sa néantisation devient un piège à l'excellence humaine, sociale et politique.

Références bibliographiques

- Camus Albert** (1951), *L'homme révolté*, Paris, Gallimard.
- Baader von Franz Xavier**, (1992), *Fermenta Cognitionis*, Paris, Éditions Albin Michel.
- Berger Gaston** (1967), *L'homme moderne et son éducation*, Paris, Éditions Presses Universitaires de France.
- Cloots Anarchisis**, (2017), *La République universelle*, Paris, Ars&litterae.
- Deleuze Gilles** (1995), *Nietzsche et la philosophie*, Tunis, Cérès Editions.
- Ewald François**, (Juillet-août 1990), « Histoire du mot », *Magazine littéraire*, Paris.
- Freund Julien** (1965), *L'essence du politique*, Paris, Éditions Sirey.
- Hamilton**, (2009), *Lectures on Metaphysics*, Volume I, Paris, Éditions BiblioLife.
- Honneth Axel** (2022), *La lutte pour la reconnaissance*, traduction P. Rusch, Paris, Cerf.
- Hugo Victor**, (1963), *Les misérables*, Paris, Librairie générale française.
- Jacobi**, (2009), *Lettre sur le nihilisme*, Présentation, traduction et notes par Yves Radrizzani, livre traduit avec le concours du Centre national du Livre, Paris, Éditions Flammarion.
- Jean Paul**, (2003), *Clavis Fichteana seu leibgeberiana*, Paris, Editions Cronopio.
- Mercier Louis Sebastien**, (2018), *Néologie, Vol. 1 : Vocabulaire de Mots Nouveaux, A Renouveler, ou Pris dans des Acceptions Nouvelles*, Paris, Éditions Forgotten Books.
- Nietzsche Friedrich** (1970), *Le crépuscule des idoles*, précédé de *Le cas Wagner, Nietzsche contre Wagner* et suivi de *L'antéchrist*, Paris, Mercure de France.
- Nietzsche Friedrich** (1996), *Ainsi parlait Zarathoustra*, traduction révisée de Geneviève Bianquis, Paris, Flammarion.
- Onfray Michel**, (Juillet-août 1990), « Le marteau d'Héphaïtos : Calliclès, Diogène, Gorgias, Pyrrhon ou Aristippe comme métamorphose du masque de Dionysos. L'art grec de détruire », *Magazine littéraire*.
- Pépin Charles** (2018), *Les vertus de l'échec*, Allary Editions.

Platon (1966), *La République*, introduction, traduction et notes par Robert Bacou, Paris, Garnier-Frères.

Rawls John (1987), *Théorie de la justice*, Paris, Éditions du Seuil.

Rosset Clément (1973), *L'anti-nature*, Paris, Presses Universitaires de France.

Rousseau Jean Jacques (2011), *Du contrat social*, Paris, Éditions Flammarion.

Schopenhauer Arthur (2014), *Le monde comme volonté et comme représentation*, Paris, Presses Universitaires de France.

Savadoho Mahamadé (2012), *Penser l'engagement*, Paris, Éditions L'Harmattan.

Savadoho Mahamadé (2013), *Philosophie de l'action politique*, Paris, Editions L'Harmattan.

Tourgueniev Ivan, (1982), *Pères et fils*, Paris, Gallimard)